



Florence Kupferschmid-Enderlin

« J'aimerais que les animaux ne subissent plus notre domination »

Jean-Marc Charrière a fait un virage à 180 degrés en redonnant sens à ses valeurs d'enfant. Ancien éleveur bovin, son engagement pour les droits fondamentaux des animaux et la biodiversité est plus une introspection salvatrice qu'un combat politique.

Dans le Chablais, le soleil est encore caché derrière les montagnes. Par ce petit matin frisquet, Jean-Marc Charrière arrive à vélo à l'observatoire de la réserve naturelle des Grangettes (VD) où nous nous sommes donné rendez-vous. « J'aime bien ce coin, j'y viens souvent. Durant le semi-confinement, j'y suis venu presque tous les jours ! »

Ce bout du lac ne l'a pourtant pas vu grandir. De son enfance à Sainte-Croix, puis en Saône-et-Loire avec ses grands-parents agriculteurs jusqu'au bord du Léman, le chemin a été multiple et pas toujours facile. Ancien éleveur bovin désormais éducateur spécialisé auprès de jeunes en difficulté, Jean-Marc Charrière clame haut et fort qu'il est aussi antispéciste. « J'ai renié mes valeurs d'enfant pendant de nombreuses années, jusqu'au moment où ce n'était plus tenable. »

Tradition familiale

Aussi loin que remontent ses souvenirs, le trentenaire s'est toujours vu entouré d'animaux. Des bêtes qu'il aime, auxquelles il s'attache, à qui il donne des petits noms. Paradoxe. Des bêtes qu'on finit pourtant par abattre, c'est le métier qui veut ça. Dans sa famille, l'affection pour les animaux a toujours été présente, « jamais un de nos animaux ne finissait dans nos assiettes ». Et ce qu'il concevra plus tard avec du recul comme une chance : chez les Charrière, le rapport économique à l'animal était différent de celui d'une exploitation qui vit uniquement de l'élevage. « Mon père et mon grand-père avaient une activité anexe de laquelle ils tiraient un revenu complémentaire. »

Paradoxe encore, c'est tout naturellement que le jeune homme décide d'enta-

mer un apprentissage pour devenir éleveur, puis de rejoindre les bancs d'une école d'agriculture, « car dans ce monde les certitudes sont tenaces : de grand-père en petit-fils, on embrasse souvent le même métier ». L'utopiste amoureux des bêtes fait la fierté de son grand-père qui lui cède son cheptel de vaches montbéliardes et ses 22 hectares de terre en 1998.

Le mal-être s'installe

Perçu aussi comme un idéaliste « un peu naïf » par ses camarades d'étude, lui qui aurait toujours souhaité laisser mourir ses vaches de leur belle mort, il finit par se conformer au système. Même s'il n'était pas en phase avec certaines pratiques, il a fait son travail, un temps durant. Mais rapidement le malaise s'installe. Envoyer les veaux à l'abattoir lui pose problème. Croiser le regard apeuré d'une bête qui n'a d'autre choix que d'accepter son destin funeste le révolte. Bien que la pression familiale et sociale soit forte, il décide de tout arrêter. « Dans le monde agricole, le rapport à la terre est complexe et on accepte mal les défections. Le conflit familial était inévitable », poursuit Jean-Marc.

Aujourd'hui, même s'il ne remet pas son choix en question, il reconnaît pourtant qu'il aurait pu faire autrement. Il aurait pu se lancer dans des alternatives comme la production de lait d'avoine ou encore la culture de soja biologique pour fabriquer du tofu. « Et garder des animaux pour le plaisir, à la manière d'un sanctuaire. »

Le monde agricole qu'il a quitté et qu'il dénonce – dans un livre aussi, paru l'automne dernier avec pour titre *Les vaches pleurent* –, c'est un monde qui maltraite

autant les animaux que les personnes qui en vivent. Surmenage, endettement, alcoolisme, voire suicide : la détresse des agriculteurs est, selon lui, symptomatique du mal-être du monde agricole. « Le métier est beau, mais c'est le système dans lequel il est inséré qui le dénature. »

Sensibiliser sans imposer

Quelques années de jobs alimentaires plus tard, Jean-Marc Charrière trouve sa voie dans une forme de continuité. Il entreprend des études de travail social à Sierre en 2013. Son changement de trajectoire, l'éducateur l'assimile à une reconnexion naturelle. « Je suis simplement revenu à mes valeurs d'enfant, à ma perception intuitive des animaux selon laquelle ils sont dotés d'une forme d'intelligence et d'émotions complexes. »

Touché par les personnes vulnérables et très conscient de l'impact délétère des systèmes qui dysfonctionnent, il consacre désormais son temps à remettre sur la voie des jeunes que la vie n'a pas épargnés. « Je me sens utile, et j'aime transmettre des valeurs. Tout naturellement, je parle avec eux du rapport à la nature, d'un monde où l'homme et l'animal ne seraient plus en relation par un lien de domination. »

Au terme de notre balade, après avoir parcouru les méandres de son existence, c'est réchauffé par le soleil hivernal que Jean-Marc Charrière conclut pensif : « En fait, je suis un abolitionniste pragmatique. J'ai envie de faire bouger les lignes, mais comme je privilégie la pédagogie aux actions coup de poing, je sais que ça va prendre du temps. »

FLORENCE KUPFERSCHMID-ENDERLIN,
rédactrice romande du Magazine Pro Natura.